

# Besprechungen = Comptes-rendus

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse**

Band (Jahr): **2 (1922)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Besprechungen -- Comptes-rendus

*Sach-Register* zu Band I und II des Urkundenbuchs der Abtei St. Gallen bearbeitet von HERM. WARTMANN.

Zu den 1863 und 1866 veröffentlichten zwei ersten Bänden des Urkundenbuchs waren sorgfältig durchgeführte Orts- und Personenregister gegeben. Nun läßt der Herausgeber dieser Bände noch ein Sach-Register folgen, da er sich seit jener Zeit zu dessen Bearbeitung verpflichtet gefühlt habe. Die Benutzung des Urkundenbuchs wird dadurch in hohem Grade gefördert, und jeder Benutzer wird sich seinerseits zum Dank verpflichtet fühlen, daß der um den historischen Verein von St. Gallen so hochverdiente Präsident nach seinem Rücktritt diese mühevollen Arbeit durchgeführt hat.

Das Register ist so angelegt, daß zu den einzelnen Titeln überall, wo es das Bedürfnis erfordert, Unterabteilungen gegeben sind. So ist gleich zu Anfang unter „Abbatas“ die chronologische Aufführung der elf einzelnen Namen gegeben; bei „basilica“ finden sich einzelne Örtlichkeiten genannt, ebenso bei „comites“ die Aufführung der einzelnen Gaue mit ihren Grafen, ähnliche Anordnung bei „ecclesia“, ebenso bei „marca“ u. s. f.; in der Rubrik „carta“ und „cartula“, ferner bei „census“ sind die verschiedenen Gattungen der Begriffe nacheinander aufgeführt. Diese wenigen Angaben mögen als Beweis für die vorzügliche Durchführung der Aufgabe dienen. Ebenso finden sich noch in Anmerkungen verschiedene Hinweise und einzelne Berichtigungen.

Wenn Dr. Wartmann sich in seiner Schlußanmerkung dahin äußert, daß er für einige Versehen Nachsicht erbitte, so wird das dem Hochbetagten, der trotz empfindlicher Schwächung des Sehvermögens für die historische Forschung noch diese neue große Arbeit leistete, gerne gewährt.

Zürich.

M. v. K.

Mgr. BESSON, évêque de Lausanne et Genève, *Nos origines chrétiennes*. Etude sur les commencements du christianisme en Suisse romande. Fribourg, 1921, 142 p. gr. in -8°.

Mgr. Besson, évêque de Lausanne et Genève, vient de publier un fort bel ouvrage sur les origines du christianisme dans nos

cantons romands. L'auteur des « *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion* » (1906), de « *l'Art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne* (1909), de tant d'autres travaux sur ces périodes du christianisme naissant en nos contrées, était tout qualifié pour exposer en un clair aperçu cette période qui s'étend du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, au moment de la fondation du royaume de Bourgogne (888). Lecture facile et captivante, où l'on sent cependant la solide documentation de l'auteur et la précision scientifique nécessaire. S'adressant au grand public plus qu'aux spécialistes, comme il prend soin de nous en avertir dans l'avant-propos, il ne veut point encombrer son livre de citations et se borne à celles qui sont strictement indispensables. Nous ne saurions donc exiger de lui la mention de tous les documents et de tous les monuments de cette époque, parmi lesquels il a dû faire un choix.

Cependant, en nous limitant aux documents figurés, et pour ne point quitter Genève, l'un des centres du christianisme primitif, nous regrettons de ne point voir cités les récents travaux sur certains monuments déjà connus ou ignorés. Voici des fragments de reliefs qui ont été trouvés dans les fouilles de l'église Saint Germain et dont j'ai donné jadis des reproductions.<sup>1</sup> Ces cerfs et ces brebis qui se dirigent en file vers une croix centrale, composaient sans doute le décor d'un autel du IV<sup>e</sup> siècle, dont M. L. Blondel vient de tenter la reconstitution,<sup>2</sup> thème connu par les mosaïques romaines et les sarcophages de Ravenne. Si fragmentés qu'ils soient, ce sont de précieux vestiges de la sculpture ornementale de ces premières églises disparues.

M. Besson évoque (p. 15) quelques rares fragments épigraphiques et ornementaux des V<sup>e</sup>—VI<sup>e</sup> siècle, l'un avec une colombe,<sup>3</sup> l'autre avec le monogramme de Christ, aujourd'hui perdu,<sup>4</sup> des inscriptions. Nous renvoyons à notre catalogue du Musée épigraphique de Genève, où l'on trouvera d'autres monuments de cette époque et leur bibliographie détaillée.<sup>5</sup>

Si l'auteur ne signale qu'en passant la fondation de l'église Saint-Victor (p. 53), rappelons les recherches de M. L. Blondel sur le type architectural de l'église primitive<sup>6</sup> et l'identification

<sup>1</sup> *Nos anciens et leur oeuvres*, XV, 1915, p. 91—92, fig. 27—30.

<sup>2</sup> Communication à la Société d'histoire, 1921; *Mélanges publiés par la Société auxiliaire du Musée à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire*, 1922, p. 67 sq. Sculpture des débuts de l'art chrétien à Genève.

<sup>3</sup> *Nos anciens*, XV, 1915, p. 84. N<sup>o</sup> 204.

<sup>4</sup> *ibid.*, p. 84, note 130.

<sup>5</sup> *ibid.*, II, Le musée épigraphique, p. 66 sq., p. 81 sq. Du haut moyen âge à nos jours.

<sup>6</sup> Blondel, *Les faubourgs de Genève au XV<sup>e</sup> siècle*, *Mém. et documents de la Société d'histoire et d'archéologie*, série 4<sup>e</sup>, t. IV (1919), p. 73 sq.

qu'il propose de deux chapiteaux du Musée épigraphique, qui proviendraient de cet édifice<sup>7</sup> du VI<sup>e</sup> siècle. L'inscription funéraire d'Ansegisus n'est pas seulement conservée par le texte de Spon d'après un ancien manuscrit (p. 55) et par un fragment trouvé dans l'église Saint-Victor, mais le Musée épigraphique de Genève la possède entière<sup>8</sup> et le fragment d'une seconde avec le nom (Anse)gisus, découvert en 1862 au bastion du Pin.<sup>9</sup>

Ce sont des lampes, dont une (pl. V, p. 16) avec le chrisme. Mais la plus intéressante, que j'ai récemment commentée à nouveau,<sup>10</sup> est celle qui montre autour d'un personnage central assis, sans doute Jésus, les bustes des douze apôtres. Peut-on appeler encore « bouclier votif » (p. 15) le disque en argent montrant l'empereur Valentinien au milieu de ses *protectores*? En réalité c'est un *missorium*, une de ces coupes qui servaient à contenir les mets, données dès le IV<sup>e</sup> siècle par les empereurs romains à leurs fidèles. Cette oeuvre, bien connue, mais dont certains détails étaient encore négligés, a été l'objet d'un récent mémoire.<sup>11</sup>

La coupe en argent trouvée en 1881 dans le lit du Rhône, entre Chancy et les îles de Collonges, est ornée de rinceaux parmi lesquels courent des lièvres.<sup>12</sup> M. Bréhier a récemment attiré l'attention sur ce calice, sans doute eucharistique, produit de l'orfèvrerie syrienne du VI<sup>e</sup> siècle, dont il groupe les monuments.<sup>13</sup> Il nous atteste les nombreuses relations de notre pays avec l'Orient, comme le font aussi ces reliquaires, ces objets de parure, ces étoffes trouvées dans les tombes (p. 29), entre autres dans le curieux sarcophage de la cathédrale Saint-Pierre à Genève, qui contenait un mort illustre, identifié par certains, et M. Besson est de ceux-ci, à Saint Maxime, nommé évêque de Genève en 512—13.<sup>14</sup>

<sup>7</sup> *ibid.*, p. 102, N<sup>o</sup> 61; p. 104, N<sup>o</sup> 96.

<sup>8</sup> *Nos anciens*, XV, 1915, p. 114, N<sup>o</sup> 33; Blondel, p. 74, fig.

<sup>9</sup> Blondel, p. 76, fig. 75, note 2.

<sup>10</sup> *Lampe chrétienne du Musée de Genève, Indicateur d'antiquités suisse*, 1920, p. 176 sq.

<sup>11</sup> *Le Missorium de Valentinien, Indicateur d'antiquités suisses*, 1920, p. 18 sq.

<sup>12</sup> E. 472. Van Berchem, *Coupe en argent de l'époque chrétienne*, comm. Soc. histoire, 1896; *Bull. Soc. Histoire*, II, 1898—1904, p. 4; *Catalogue de l'art ancien à l'Exposition nationale de 1896*, p. 166, 15, N<sup>o</sup> 242; Denkinger, *Histoire de Genève*, p. 16, fig.; Vulliétty, *La Suisse à travers les âges*, p. 54, fig. 112; *Rev. arch.*, 1910, II, p. 411, référ.

<sup>13</sup> *Gazette des Beaux Arts*, 1920, I, p. 175 sq.

<sup>14</sup> Deonna, *Les croyances religieuses de la Genève antérieure au christianisme*, *Bull. Institut national genevois* (1917), XLII, p. 487 sq. Le sarcophage troué de la cathédrale Saint-Pierre à Genève, référ.

Mais nous ne voulons pas énumérer les intéressants vestiges chrétiens de notre ville.<sup>15</sup> La description systématique en est encore à faire, malgré les utiles travaux de Mgr. Besson, de M. Guyer, et de quelques autres savants. Ceux que possède le Musée d'Art et d'Histoire seront bientôt publiés, nous l'espérons, dans le catalogue en préparation des séries archéologiques.

\*

Abordons maintenant une question de méthode historique. L'auteur cherche à revendiquer comme chrétiens des monuments incertains (p. 18). Qu'est-ce qui l'autorise, malgré toute réserve, à supposer que Aelia Modestina, dont Avenches conserve la pierre tombale,<sup>16</sup> pouvait être une petite chrétienne? « Je ne dis pas que cette inscription soit sûrement ni même probablement celle d'une petite chrétienne, mais la chose n'est point impossible... » — « Nul n'a le droit de conclure par l'affirmative, mais l'on aurait tort de prendre le silence des monuments pour une négation. » A cette époque de transition où le paganisme est encore si vivace, devant des monuments qui ne présentent pas des caractères nettement chrétiens, il nous paraît hasardeux de procéder ainsi. Le nom de Vitalis, dont on lit la marque de fabrique sur des poteries de Windisch, « est ordinairement chrétien » (p. 18). En effet, il est par exemple très fréquent parmi les chrétiens d'Afrique,<sup>17</sup> et il était peut-être en relation avec le baptême qui confère une nouvelle vie. Mais il est aussi antérieur au christianisme; on le voit, en graffite, sur une patère d'argent de Reignier du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, au Musée de Genève, qui servait dans le culte domestique païen.<sup>18</sup> Sur ce monument, on lui a trouvé aussi une apparence chrétienne.<sup>19</sup> Rappelons-nous toutefois que les noms propres où entrent en composition les mots *vita*, *vivere*, si fréquents sur les bagues romaines et chrétiennes, ne sont pas rares dans nos contrées comme ailleurs, avant le christianisme.<sup>20</sup>

Mgr. Besson n'ignore pas cette vérité banale que le christianisme n'a pas fait table rase du passé, qu'il a conservé une quantité d'usages, de rites, de thèmes ornementaux et de

<sup>15</sup> On trouvera d'autres références encore sur de petits objets de cette époque in *Rev. Arch.*, 1910, II, p. 411; 1915, I, p. 317.

<sup>16</sup> Dunant, *Guide illustré du Musée d'Avenches*, p. 125, n<sup>o</sup> 39.

<sup>17</sup> *Bulletin Société nationale des antiquaires de France*, 1921, p. 169.

<sup>18</sup> *Rev. Arch.*, 1915, II, p. 314, fig. 6—7. Sur cette patère, mon mémoire *Les trésors gallo-romains d'orfèvrerie au Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, *Rev. Arch.*, 1921, II, p. 259

<sup>19</sup> *Mitt. ant. Gesell. Zurich*, XXIV, 1895, p. 21.

<sup>20</sup> cf. *Rev. Arch.*, 1920, I, p. 118—119.

superstitions (p. 40);<sup>21</sup> il rappelle qu'au moment où Avitus inaugure une église à Annemasse en 515, «le culte des idoles avait encore quelques partisans attardés aux portes mêmes de la capitale» (p. 54); il reproduit cette curieuse croix d'une tombe de la cathédrale de Lausanne, couverte de la formule magique Abrasax plusieurs fois répétée (p. 40, pl. XXIV).

Je crois qu'il n'insiste cependant pas assez sur la coexistence des thèmes païens et chrétiens, sur leur intime mélange, sur leur valeur interchangeable, le même motif pouvant être tantôt païen, tantôt chrétien, suivant le sens qu'on veut bien lui donner, suivant ses destinataires, sectateurs de l'ancienne ou de la nouvelle religion. Le christianisme primitif est encore tout païen de forme et de pensée; les dieux nouveaux n'ont fait que substituer leurs noms et leurs exploits aux anciens, sans pour cela changer beaucoup la grossière mentalité de ces populations barbares. La christianisation des thèmes païens, l'effacement progressif du paganisme par le christianisme, comme une image projetée sur l'écran recouvre une autre et la fait enfin disparaître, voilà un sujet captivant que l'auteur laisse délibérément de côté et qu'il a effleuré à peine dans son volume sur l'art barbare.<sup>22</sup> Il ne suffit pas de parler de «superstition», comme d'usages morts ou appelés à mourir incessamment; il est nécessaire d'admettre la très longue et active survie de thèmes païens, si l'on veut éviter des interprétations trop étroites, parfois erronées. Si j'avais à écrire un livre sur l'art du début du christianisme, je commencerais par chercher dans tout thème son prototype païen et je le découvrirais presque toujours. Je montrerais dans le christianisme la continuation presque insensible du passé, plutôt que l'éclosion brusque d'un monde nouveau, alors que celui-ci, du moins pour ce qui concerne les monuments, n'a pris que lentement conscience de sa nouveauté.

\*

Examinons à ce point de vue quelques-uns des documents cités par Mgr. Besson. Blavignac voyait jadis dans le «bouclier» de Valentinien une patène ecclésiastique commémorant le massacre de la légion thébaine; il y reconnaissait Jésus nimbé, avec l'A et l'Ω, tenant le labarum, au milieu des martyrs. Cette bizarre explication, si je la rappelle ici, c'est parce qu'elle est un excellent exemple de ce procédé. En rapportant à un épisode chrétien un thème qui glorifie un empereur romain au milieu de ses soldats, l'érudit du dix-neuvième siècle a retrouvé inconsciemment

<sup>21</sup> cf. *L'art barbare*, p. 81, 83.

<sup>22</sup> Ibid., *Le cycle des monstres affrontés*, p. 64 sq.

la même mentalité que les premiers chrétiens et que beaucoup d'exégètes modernes, et, grâce à elle, il est parvenu à un résultat analogue aux leurs. Car les divers éléments de ce thème, nimbe, vexillum, même A et  $\Omega$ , sont exclusivement païens, mais ils ont été transposés dès le IV<sup>e</sup> siècle par les chrétiens à des sujets de la nouvelle religion, relatifs à Jésus, à ses disciples, aux légendes bibliques.<sup>23</sup>

Nous venons de mentionner, à propos de ce *missorium*, la légion thébaine qui lui est en réalité complètement étrangère. Mgr. Besson ne se prononce pas dans cet ouvrage (p. 78) sur cette tradition qu'il a examinée ailleurs. On sait combien elle est discutée, les uns l'admettant, les autres la niant. Peut-être dénote-t-elle aussi la christianisation d'un événement païen. C'est ce que pense M. C. Jullian.<sup>24</sup> Il suppose qu'une légion thébaine réellement amenée à Saint-Maurice par Maximin, se révolta, pour des raisons tout autres que religieuses, et fut châtiée de son refus d'obéissance. Ce thème laïque aurait été déformé par le christianisme à la faveur de quelque confusion. « Sans rien accepter de l'élément religieux renfermé dans les gestes de la légion thébaine, on peut, en revanche, adopter en entier tous les faits d'ordre politique et militaire. »<sup>25</sup>

La lampe de Genève, avec un personnage assis, entouré de douze bustes, donne sans doute l'image du Christ et de ses apôtres. Le prototype est emprunté à l'iconographie astrologique, aux thèmes des grands dieux célestes qu'entourent de semblable façon les bustes des douze mois, ou des signes du zodiaque; nous savons par des textes qu'on assimile volontiers Jésus au soleil, et les douze apôtres à ces signes;<sup>26</sup> quant au personnage trônant, il est copié d'une divinité gallo-romaine.

A regarder le décor des plaques de ceinturons de l'art barbare, et des menus objets tels que les bagues, on commence par lui attacher un sens chrétien. Tel est souvent en effet le cas, par exemple pour la belle plaque du cimetière de la Balme au Musée de Genève (pl. XXI), avec l'entrée de Jésus à Jérusalem, ou pour la fibule d'Attalens (pl. XII), avec l'adoration des Mages. Mais à côté des thèmes nettement chrétiens, combien d'autres, et plus nombreux, qui contiennent des prototypes païens et rappellent les vieux dieux, surtout solaires. Daniel aux bras

<sup>23</sup> *Indicateur d'antiquités suisses*, 1920, p. 101 sq. La christianisation des thèmes païens, ex. cf. p. 26, 32, 92.

<sup>24</sup> *Questions hagiographiques. La légion thébaine*, *Rev. des études anciennes*, 1920, p. 41 sq.

<sup>25</sup> *ibid.*, p. 47.

<sup>26</sup> *Lampe chrétienne du Musée de Genève. Indicateur d'antiquités suisses*, 1920, p. 176 sq.

levés, entouré par les lions, est l'héritier du dieu oriental solaire, dompteur des fauves,<sup>27</sup> au geste de domination et de bénédiction, dont l'image se perpétue depuis des milliers d'années<sup>28</sup> et dont j'ai esquissé ailleurs l'histoire.<sup>28</sup> Le caractère solaire de ce personnage aux bras levés, seul ou entouré de fauves, est attesté par une quantité de détails, et je renvoie aux articles que je lui ai consacrés,<sup>29</sup> comme aux divers travaux concernant les prototypes païens des thèmes barbares, tresses, entrelacs, monstres, chevaux, etc.<sup>30</sup> On y trouvera de nombreux exemples dont plusieurs sont convaincants.

N'est-il pas une sorte de symbole, cet ecclésiastique, sans doute Saint Maxime, enseveli au VI<sup>e</sup> siècle dans la basilique de Genève, dans un sarcophage de pierre qu'orne encore extérieurement l'antique rouelle talismanique, cette rouelle usitée déjà par les populations des âges du bronze et du fer, et qui se maintient à l'époque chrétienne, où elle devient le « *signum Christi* », fréquent sur les sarcophages de la Gaule ?<sup>31</sup>

\*

C'est une loi de l'évolution qu'aucune innovation ne se crée des formes immédiatement nouvelles et adéquates, mais, que, contrairement à la parole de l'Écriture, on verse du vin nouveau dans de vieilles outres. On est donc souvent contraint de contester certaines explications de Mgr. Besson et les conclusions qu'il en tire.

<sup>27</sup> Mâle, *Études sur l'art de l'époque romane*, *Rev. de Paris*, 1921, 1 et 15 juin; *Rev. hist. des religions*, 1921, 83, p. 232; de Launay, *Bull. Soc. des Antiquaires de France*, 1913, p. 191, etc.

<sup>28</sup> *Quelques gestes d'Aphrodite et d'Apollon*, *Rev. hist. des religions*, 1919, p. 30 sq.; *Daniel dans la fosse aux lions*, *Rev. hist. des religions*, 1916, 73, p. 186 sq., etc.

<sup>29</sup> *Les prototypes de quelques motifs ornementaux dans l'art barbare*. Daniel dans la fosse aux lions; Le cheval solaire et le cycle des monstres affrontés, *Rev. hist. des rel.*, 1916, 73, p. 185 sq.

<sup>30</sup> Outre les références précédentes, cf. *Le soleil dans les armoiries de Genève*, *Rev. hist. des rel.*, 1915, 72, p. 1 sq.; *Le noeud gordien*, *Rev. des Études grecques*, 1918, p. 56 sq. Les serpents noués, p. 61 sq. Tresses et entrelacs, 154 sq. Motifs de bagues barbares; *Les croyances religieuses de la Genève antérieure au christianisme*, *Bulletin de l'Institut national genevois* (1917), XLII, p. 209 sq., *passim*.

<sup>31</sup> Sur ce curieux monument du Musée épigraphique de Genève, N<sup>o</sup> 180. *Le sarcophage troué de la cathédrale Saint-Pierre à Genève*. Les croyances religieuses, etc., p. 487 sq. *Encore les fenestellae*, *Rev. arch.*, 1917, I, p. 245—246, Sur ces sarcophages troués et leur sens, cf. encore *Rev. arch.*, 1916, II, p. 265 sq.; p. 458—459; 1917, I, p. 246 sq.; *Pro Alesia*, 1917, p. 122; 1918, p. 124; *Bull. Soc. Antiquaires de l'Ouest*, IV, p. 177; 1918, p. 415; *Rev. des études anciennes*, 1916, p. 126; 1918, p. 125, etc.



Voici un exemple qui me paraît très curieux. Non seulement l'interprétation est erronée, mais on constate un processus de pensée qui est fréquent, surtout chez les ecclésiastiques, tant anciens que modernes, et auquel l'hagiographie est redevable de nombreuses créations *ex nihilo*.

Sur une plaque de ceinturon trouvée à Lussy et conservée au Musée de Fribourg (pl. XIX; *L'art barbare*, p. 78, pl. XIII, 2) deux personnages et deux animaux dressés vénèrent une croix centrale. Ce thème, d'autres monuments le répètent: s'il peut avoir alors un sens chrétien, il a certes une origine païenne.<sup>32</sup> Dans la bordure court une inscription de lettres qui ne présentent aucun sens. « Nous pensons que l'artiste a simplement aligné des caractères de l'alphabet en guise de décoration, sans chercher un sens. Peut-être a-t-il copié une inscription qu'il n'aura pas su lire, et l'aura-t-il défigurée, se préoccupant trop de la symétrie. » En effet, sur diverses agrafes, comme sur les bagues, ce sont souvent des lettres déformées, qui ne signifient rien. Mais sont-elles purement décoratives? Ne seraient-elles pas talismaniques, magiques, suivant un usage banal de l'antiquité qui couvre gemmes et objets divers de toutes sortes de caractères à sens mystique, images dénaturées, caractères d'origine inconnue, signes astrologiques, lettres d'alphabets? On les voit entourer le motif central comme ici, courir sur la bordure, sur les tranches du relief. Ce sont là faits connus. Plutôt que de songer à un simple ornement, car le décor des plaques décoratives, des armes, des bagues, etc., a le plus souvent une valeur protectrice, plutôt que de vouloir lire à toute force quelque nom propre altéré ou une formule exclamative, nous supposons que ces lettres sont magiques, et nous en trouvons plusieurs semblables sur de prétendus monogrammes des bagues barbares, dont j'ai montré le sens prophylactique.<sup>33</sup>

Sur l'un des petits côtés de la plaque on peut lire distinctement un mot. C'est, dit M. Besson, *ANILINA*, « l'L étant presque identifié avec une croix. » Que signifie-t-il? Lors d'une conférence que M. l'abbé Besson a donnée à la Société d'histoire de Genève, avant la publication de son livre sur l'Art barbare, je lui ai fait observer que ce mot était réversible, et sans doute magique. C'est l'interprétation qu'il a adoptée dans cet ouvrage. « Ce dernier mot, dérivé peut-être du nom si commun de Daniel, lu une fois dans le sens normal et une fois à rebours, (D)ANIL-LINA(D), est réversible, c'est à dire qu'on peut le lire en commençant soit par la droite soit par la gauche. C'est bien pro-

<sup>32</sup> *Le cycle des monstres affrontés*, *Rev. hist. des relig.*, 1916, 73, p. 197 sq.

<sup>33</sup> *Le noeud gordien*, *Rev. des études grecques*, 1918, p. 154 sq.

blement un mot magique. On en mettait souvent, de ces termes-là, sur les objets usuels, comme talismans.»<sup>34</sup>

Déjà cependant l'auteur songeait à une autre explication plus conforme au sens supposé chrétien de ce monument et aux interprétations habituelles. « Il se peut du reste aussi qu'Anilina soit un simple nom propre, celui de la femme ou de la jeune fille qui possédait la plaque en question. » A l'appui, il mentionne les noms propres *Anilo* et *Anila*. Dans son récent ouvrage, il a décidément pris parti (p. 42). « Une croix marquée sur la plaque du ceinturon d'une énigmatique Anilina fait penser que la défunte croyait à la rédemption. » Tout énigmatique qu'elle est, Anilina n'en est pas moins maintenant promue définitivement au rang de mortelle. Anilina! au nom doux comme un gémissement! es-tu la soeur d'Aelia Modestina, d'Adelfina,<sup>35</sup> « de ces femmes à la couleur presque chrétienne de leur nom, » qui « font songer à des disciples du Christ? » Nous la voyons en pensée, comme cette mère qui achète pour son enfant la fibule au type de l'Adoration des Mages, « s'en aller à l'église dans l'éclat d'un lumineux dimanche, par un chemin couvert d'ombre et qui fleurait les foins coupés. L'imagination travaille, mais l'histoire ne sait à peu près rien. Le mystère plane autour de ces tombes... » (p. 42). Mais je me console aisément de la mort d'Anilina, en songeant qu'elle n'a vraisemblablement jamais existé, et je la laisse volontiers rentrer dans le séjour des ombres d'où l'érudition n'aurait jamais dû la faire sortir.

Car la première explication demeure préférable, la plus vraisemblable, puisqu'on ne peut en ces questions parler de certitude. La réversibilité du mot est déjà un fort argument en faveur du sens magique, et l'on sait combien ces formules réversibles, longues ou brèves, dont la puissance réside précisément dans cette disposition, sont nombreuses depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.<sup>36</sup> Le plus souvent il est impossible de dire si elles sont la déformation de quelque mot ayant un sens réel. On le peut cependant parfois. Sur une bague gallo-romaine du III<sup>e</sup> siècle au Musée de Genève, trouvée avec le trésor d'orfèvrerie des Fins d'Annecy,<sup>37</sup> on lit AITIV, ce qui donne, dans un sens ou l'autre, VITIA, en identifiant A et V. C'est, plutôt que le nom du possesseur de l'anneau, la corruption réversible du mot VITA, si fréquent sur les bagues de cette époque. Sur

<sup>34</sup> *L'art barbare*, p. 81.

<sup>35</sup> Inscription d'Adelfina. VI<sup>e</sup> siècle, *Nos anciens*, XV, 1915, p. 83, N<sup>o</sup> 159.

<sup>36</sup> En dernier lieu, *Talismans de guerre, de chasse et de tir, Indicateur d'antiquités suisses*, 1921, p. 152 sq., référ.

<sup>37</sup> *Rev. arch.*, 1920, I, p. 119.

une sphère magique d'Athènes, le mot réversible *ιξιδοισι*<sup>38</sup> peut se rattacher au nom d'Isis, la déesse dont le rôle en magie est connu, fréquemment invoquée par la prophylaxie gréco-romaine. Sur une plaque en bronze du Musée de Genève, au thème d'Horus sur les crocodiles, parmi d'autres formules magiques, c'est ISIEISYIEISI, que l'on peut décomposer en *ισιε*, *ισιξι*, *εισι* qui paraît avoir la même dérivation, et qui est réversible. Il se pourrait donc que, suivant la première hypothèse de M. Besson, Anilina soit la corruption réversible du nom de Daniel, qui subit tant de déformations sur ces ceintures barbares.

Mais si nous regardons de près la plaque de Lussy, nous nous demandons s'il faut bien lire un L, même altéré en une croix. N'est-ce pas plutôt une croix, sans plus? Souvenons-nous de l'habitude fréquente, depuis l'antiquité romaine jusqu'à nos jours, de séparer les formules, les mots, les lettres magiques, par des croix ou des X.<sup>39</sup> Coupons donc le mot en deux, et lisons résolument ce que montre le monument<sup>40</sup>: ANI + INA.

La suppression de L me paraît enlever la vie à la jeune chrétienne (car ce doux nom d'Anilina ne convient qu'à une vierge!). Est-ce, comme nous l'avons rappelé plus haut, une corruption de Daniel? En chercherons-nous, sans qu'il soit nécessaire de la trouver, l'origine ailleurs? Dans la prophylaxie grecque et romaine, des formules sont très volontiers des transcriptions fautives de l'hébreu,<sup>41</sup> entre autres des noms d'anges, procédé qui a duré jusqu'aux temps modernes.<sup>42</sup> Un mot très répété est Ananizapta; c'est aussi, sur les amulettes, ANANIHA.<sup>43</sup> Je verrai volontiers dans ces mots l'origine de Ani + ina, puisqu'on retrouve en eux une combinaison analogue de lettres.<sup>44</sup>

On a souvent pris « le nom d'un port pour un nom d'homme », et M. Th. Reinach a montré que les érudits anciens ont transformé le nom de la ville Akragas en celui d'un ciseleur.<sup>45</sup> C'est du reste un procédé perpétuel. Nombreux sont les saints et les saintes chrétiens nés d'une telle confusion, d'une fausse inter-

<sup>38</sup> *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1913, p. 271.

<sup>39</sup> cf. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1921, p. 196, etc.

<sup>40</sup> C'est ce que j'ai déjà dit dans *l'Indicateur d'antiquités suisses*, 1921, p. 203.

<sup>41</sup> Bruston, *Une pierre talismanique expliquée par l'hébreu*, *Rev. arch.*, 1920, II, p. 47 sq.

<sup>42</sup> de Mély, *Le retable de l'Agneau de van Eyck et les pierres gravées talismaniques*, *Rev. arch.*, 1921, II, p. 33 sq.

<sup>43</sup> *ibid.*, p. 42.

<sup>44</sup> Schwab, *Vocabulaire de l'angéologie*, *Mém. présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, X, 1897.

<sup>45</sup> *Akragas, ou le Pirée pris pour un homme*. *Rev. arch.*, 1894, I.

prétation, d'un mot mal compris.<sup>46</sup> Gardons-nous d'éveiller à la vie ces êtres chimériques. Cependant les érudits qui étudient l'art barbare recourent volontiers à cette méthode, et Mgr. Besson ne fait qui suivre la tendance générale. Les lettres énigmatiques qui entourent la plaque de Lussy pourraient être, pense-t-il, les restes d'un nom propre défiguré.<sup>47</sup> Que signifie sur une autre plaque le mot « Distlas »? « on ne saurait y voir qu'un nom propre. »<sup>48</sup> Peut-être, mais ce n'est pas certain. Les bagues de cette époque sont couvertes de signes bizarres, de monogrammes. Qu'il y ait parmi ceux-ci des noms propres, on ne saurait le nier; mais il est hardi de vouloir expliquer ainsi le moindre assemblage de signes étranges, et de déployer une merveilleuse ingéniosité à retrouver ces noms. Car il y a aussi des signes purement talismaniques, il y a des lettres magiques; j'ai montré ailleurs la distinction nécessaire qu'il y a lieu de faire,<sup>49</sup> et donné des exemples de ce genre d'erreur.

Ces quelques remarques, fondées sur les seuls monuments figurés de cette époque, attestent combien nombreuses sont les questions, non seulement d'érudition, mais aussi de méthode, que suggère l'ouvrage de Mgr. Besson. Sans porter en quoi que ce soit préjudice à la réelle valeur de cet ouvrage, elles tendent à demander aux auteurs qui étudient les origines de l'art chrétien de tenir davantage compte des liens étroits qui unissent le monde nouveau à l'ancien.

Genève.

W. Deonna.

ULRICH STUTZ: *Reims und Mainz in der Königswahl des zehnten und zu Beginn des elften Jahrhunderts.* (Sonderdruck aus den Sitzungsberichten der preußischen Akademie der Wissenschaften, Berlin 1921.) 19 S.

Die vorliegende Abhandlung will erklären, wie es kam, daß Erzbischof Aribo von Mainz anläßlich der Wahl Konrads II. zum deutschen König nicht bloß mit dem hohen Reichsklerus an der Königswahl (1024) selber teilgenommen, sondern sogar beim Wahlakte die Erststimme abzugeben hatte, die er eben für Konrad abgab, und der die Wahlversammlung zustimmte. Namentlich aber liegen gewichtige Gründe zur Vermutung vor, daß Willigis von Mainz diese gleiche Wahlfunktion schon bei der Erhebung von Konrads Vorgänger, Heinrich II., ausgeübt hat.

<sup>46</sup> Saintyves, *Les saints successeurs des dieux*, 1909, etc.

<sup>47</sup> *L'art barbare*, p. 81, note 1.

<sup>48</sup> *ibid.*, p. 83.

<sup>49</sup> *Le noeud gordien*, *Rev. des études grecques*, 1918, p. 154 sq.; *Le soleil dans les armoiries de Genève*, *Rev. hist. des rel.*, 1915, p. 90 sq.

Dem ist nicht immer so gewesen: Bei der Königswahl Ottos I. (die Wahlen Ottos II. und Ottos III. können als reine Designationswahlen aus der Betrachtung ausgeschieden werden) waren die geistlichen Fürsten von der eigentlichen Wahlhandlung noch ausgeschlossen. Diese war eine Angelegenheit allein der weltlichen Großen. Und nur die darauffolgende Krönung des schon Gewählten wurde bei Otto I. dann durch den Mainzer Erzbischof unter Assistenz von Köln und Trier vergenommen.

Die Gründe, die mit der Wahl Heinrichs II. diese einschneidende Änderung des Königswahlrechts herbeigeführt haben, sind bei Stutz einleuchtend dargelegt: Bekanntlich setzte namentlich seit Otto dem Großen der Ausbau der weltlichen Macht des hohen Reichsklerus ein. Staatliche Hoheitsrechte und Gefälle wurden ihm namentlich seit dieser Zeit in vermehrtem Umfange übertragen. Das heißt: der hohe Reichsklerus wurde in dieser Periode ganz abgesehen von der persönlichen Qualität seiner Vertreter nun auch durch den Erwerb weltlicher Machtmittel politisch einflußreich. So waren seine Wünsche jedenfalls schon bei der Königswahl zu berücksichtigen. Und zudem bedurften die weltlichen Großen ja der Vertreter des Reichsklerus zur Konsekration des von ihnen Gewählten: „... man konnte namentlich diejenigen, welche die Weihe vorzunehmen hatten, nicht immer wieder außerhalb der Wahlversammlung warten lassen...“ (S. 421.)

Das sind der Momente genug, die für Mitwirkung des Reichsprälaten auch an der eigentlichen Königswahl sprechen mochten. Aber das mainzische Erstwahlrecht, daß seit Heinrich II. der Mainzer Erzbischof bei den Königswahlen die erste Stimme abzugeben hatte, ist mit dem Gesagten noch nicht erklärt. Stutz erblickt den speziellen Anstoß dazu in dem Beispiel, das Erzbischof Adalbero von Reims 987 dem Mainzer Erzbischof gegeben haben könnte. Im Jahre 987 ist es nicht nur Adalbero gewesen, der den damals in Westfranzien zum Könige erhobenen Hugo Capet konsekrierte, sondern — und das war auch da eine Neuerung — Adalbero tat damals in der Wahlversammlung zu Senlis auch den entscheidenden ersten Wahlvorschlag auf die Person Hugos. Und auch an der bald darauf erfolgenden Designationswahl von Hugos Sohn scheint Adalbero wieder diese gleiche Funktion ausgeübt zu haben.

Willigis von Mainz, der mit Adalbero bekannt war und in brieflichem Verkehre stand, wird sich diese Vorgänge gemerkt und sie bei der Erhebung Heinrichs II. selber nachgeahmt haben. Es war damals unsicher, ob Heinrich König würde. Namentlich Willigis trat für seine Kandidatur ein, indem er zugleich bei

Heinrichs Wahl den formellen Wahlvorschlag nach dem Vorbilde seines Amtsbruders von Reims getan haben wird, dieses Erststimmrecht dadurch bis zum Interregnum mit dem Stuhle von Mainz verknüpfend, während das Krönungsrecht an Köln übergegangen war.

Abgesehen von der luziden Aufhellung der Gründe einer wichtigen Verschiebung im deutschen Königswahlrecht läßt sich aus der vorliegenden Abhandlung wieder allgemein die Lehre ziehen, wie verfassungsgeschichtliche Vorgänge nicht immer aus den betreffenden nationalen Rechtsverhältnissen allein erklärt werden dürfen.

Vorbilder fremder Staatsakte wirkten hie und da auf das mittelalterliche Verfassungsleben auch des deutschen Reiches ein. Es bedingt diese Möglichkeit für den Rechtshistoriker eine Erweiterung seines Forschungsgebietes; veranlaßt, über die verfassungsrechtlichen Zusammenhänge des deutschen Reiches hinaus zu greifen und mitunter auch den internationalen Beziehungen der mittelalterlichen Staaten vermehrte Aufmerksamkeit zu schenken. Solche Erweiterungen des wissenschaftlichen Gesichtskreises bedeuten sicherlich eine Bereicherung der Wissenschaft selber, und die dabei anheimfallenden Forschungsergebnisse gewinnen größere historische Lebendigkeit. Dafür wäre gerade die vorliegende Abhandlung von Stutz wieder ein überaus ansprechendes Beispiel.

Basel.

Jacob Wackernagel.

SCHELLING ALFRED. *Die kaufmännische Botenanstalt St. Gallen-Nürnberg.* Ein Beitrag zur schweizerisch-süddeutschen Verkehrsgeschichte. Zürcher Dissertation phil. I. St. Gallen, 1919. IV, 60 S.

Es gehört heute wohl zu den dankbarsten Aufgaben historischer Forschung, sich der Handelsgeschichte anzunehmen. Kaum ein Gebiet der Geschichte, abgesehen etwa von der Genealogie, die aber meist Sonderinteressen dient, ist heute so in den Vordergrund gerückt, wo für das tägliche Geschehen Analogien gesucht und auch immer neu gefunden werden. Wirtschaftliche Probleme sind aktueller denn je. Um so verdienstlicher ist es, wenn ein gewissenhafter Forscher auch wo die Quellen nur spärlich fließen, versucht, eine zusammenhängende Darstellung von Ereignissen zu geben, die zwar nicht unbekannt waren, aber noch nie gründlich erforscht worden sind. Ein wohlgelungener Versuch dieser Art liegt vor in der Dissertation Schellings. Sie behandelt einen Abschnitt der schweizerisch-süddeutschen Verkehrsgeschichte — ein Gebiet, dessen Erfor-

schung bisher speziell große Lücken aufzuweisen hatte. Sie schildert die Entstehung, die Organisation und den Betrieb des Botenrittes zwischen den Handelsstätten St. Gallen und Nürnberg, und den Kampf dieses Unternehmens mit der mächtigeren Organisation der taxischen Reichspost.

St. Gallen und Nürnberg stehen im Mittelpunkt des Interesses. Jedoch hat die Arbeit weit mehr als nur lokalgeschichtliche Bedeutung. Sie enthält ein Stück jenes verzweifelten Kampfes, der mit dem Aufkommen des Merkantilismus zwischen kleinen wirtschaftlichen Unternehmen, meist Sonderaktionen im Dienste von Einzelinteressen, mit dem kapitalistischen Großunternehmen entbrannte, in dem der Große, unterstützt von der Zentralgewalt, den Sieg davonträgt; weniger, in diesem Falle wenigstens, verdankt er ihn finanzieller Überlegenheit, als vielmehr organisatorischer, weil er Interessen vereinigt und sich in die ganze Zeitentwicklung organisch einfügt, die auf Konzentration, nicht Dezentralisation zielt.

Mit diesem einen Punkt ist aber das allgemeine Interesse, das die Arbeit beanspruchen darf, noch nicht erschöpft. An mancher Stelle angedeutet, vielleicht da und dort nur etwas zu zaghaft in Angriff genommen, ist ein zweites Problem nicht wirtschaftlicher, sondern rechtlicher Natur. Es ist die Frage der Verkehrshoheit, die Frage: Wie ist es möglich, daß eine, wenn nicht offizielle, so doch unter staatlichem Schutz stehende Organisation auf fremdem Territorium so lange ungehindert funktionieren konnte? Das ist mit den heutigen Begriffen von Verkehrshoheit unvereinbar. Es kann nur erstaunen, daß ein st. gallischer Botenritt nicht rascher, als dies in Wirklichkeit geschehen ist, dem deutschen Unternehmen der taxischen Post hat weichen müssen. Daß das Übergreifen von einem Staat in den andern in den Konflikten eine so kleine Rolle spielt, daß hier Probleme erst angedeutet, Rechtsgrundsätze aber noch recht schwankend sind, liegt in der damals geltenden Auffassung des Verkehrs, der auch in den einzelnen Staaten erst allmählich zum Hoheitsrecht wurde, begründet. Eine internationale Regelung gar für Verkehr zwischen souveränen Staaten lag noch in weiter Ferné in einer Zeit, wo erst die Anfänge völkerrechtlicher Grundsätze im Rechtsleben wirksam werden.

Die östlichen und die westlichen Außenposten unseres Landes haben beide verkehrsgeschichtlich eine große Rolle gespielt. Genf war im Mittelalter Sammelpunkt mit seinen Messen. St. Gallen als gewerbetreibendes Zentrum, mehr wirtschaftlich als politisch expansiv, mußte Sorge tragen für den Absatz seiner Produkte und die Verbindung mit seinen Märkten suchen, schützen und

aufrecht erhalten. Die Verbindung mit dem einen großen Absatzgebiet, dem südfranzösischen Markt, ist bereits beschrieben worden. Die vorliegende Arbeit beschränkt sich daher auf den Botenritt nach Norden, nach Nürnberg. Die Stadt St. Gallen hatte, wie andere mittelalterliche Städte, ihre amtlichen Boten, die auch private Aufträge erledigten. Aus diesen Anfängen hat sich die moderne Post entwickelt, doch war das treibende Element nicht der Staat, sondern es waren jene, die der Post am dringendsten bedurften, die Kaufleute. Der zeitlich früheste Botenritt der st. gallischen Kaufmannschaft geht nach Nürnberg, wo die Fäden des Handels mit dem Osten, an dem St. Gallen stark beteiligt war, zusammenliefen. Mitte des 16. Jahrhunderts muß er entstanden sein und zwar als privates Unternehmen der Kaufmannschaft, später dann, wie alles, was den St. Galler Handel betraf, durch die Kaufleute vom Notenstein, dem spätern kaufmännischen Direktorium übernommen. Die Boten aber genossen staatlichen Schutz durch das Recht, die Büchse, später die Landesfarben zu tragen. Aus den beiden Institutionen, dem vorhin erwähnten Ordinarritt nach Lyon und dem Nürnbergerritt, ist schließlich technisch eine eigentliche Post entstanden, indem diese Boten gegen feste Taxen auch fremde Briefe beförderten. Wirtschaftlich gesprochen aber fehlt ihr das Hauptmerkmal, nämlich der Betrieb nach gemeinwirtschaftlichem Prinzip. Diese Post diente privatwirtschaftlichen Interessen, kein Wunder, daß sie mit den andern nach gleichen Prinzipien in den gleichen Gegenden arbeitenden Unternehmen in Konflikt geriet, so vor allem mit dem mächtigsten, der taxischen Reichspost. Die Konkurrenz der Linie ist auch heute noch, wo doch Massenhaftigkeit ein Charakteristikum des Transportes geworden, auf die Dauer nicht ökonomisch. Bei dem spärlichen Verkehr früherer Jahrhunderte war sie einfach unhaltbar. Wenn wir hören, daß z. B. die Linie Lindau-Nürnberg in der Mitte des 16. Jahrhunderts dreifach bedient wurde und zwar von lauter kleinen Organisationen, daß neben diese nun ein großes Unternehmen mit weitverzweigten Verbindungen und entsprechenden Anschlüssen trat, so kann es nicht erstaunen, daß dieses schließlich den Sieg davontrug.

Nach einer kurzen, anschaulichen Beschreibung der ersten Entwicklung des Botenrittes, der Organisation und des Betriebes bildet der Kampf des st. gallischen Unternehmens mit der taxischen den Hauptinhalt der Dissertation. Geschickt ist dabei herausgearbeitet, wie die bloß wirtschaftliche Konkurrenz und der Rechtskampf nebeneinander hergehen. Von besonderem Interesse ist, daß der letztere nicht von Thurn und Taxis aus eigenem Antrieb aufgenommen wurde. Der Anstoß erfolgte vielmehr von



einem zweiten und zwar schweizerischen Konkurrenzunternehmen, dem Klingenußischen in Schaffhausen. Nikolaus Klingenuß war der erste, der auf Schweizerboden und zwar für das Hoheitsgebiet des Kantons Schaffhausen sich eine eigentliche Postkonzession erwarb (1652). Er machte den st. gallischen Unternehmen in der Schweiz und durch Übergreifen bis Ulm auch in Süddeutschland Konkurrenz. Das bewog die St. Galler zur Einführung eines neuen doppelten Botenrittes nach Nürnberg, gemeinsam mit Bern und Zürich, wodurch diese Kundschaft gesichert wurde. Auf Einflüsterungen Klingenberg's aber griff nun die Reichspost, die sich bisher mit dem wirtschaftlichen Erfolg begnügt hatte, gegen dieses neue Unternehmen auch rechtlich ein. Der Prozeß, der daraus entstand, zeigt das übliche Bild des schleppenden Ganges, der nur mit Nachhilfe einflußreicher Persönlichkeiten auch etwa materieller Art etwas beschleunigt werden konnte. Erstaunlich ist, daß trotz des mächtigen Gegners das erste Urteil (1681) für St. Gallen günstig ausfiel. Der Botenritt durfte weitergeführt werden, aber nur für kaufmännische Korrespondenz und Pakete, ohne Pferdewechsel und vor allem ohne unterwegs Briefe zu sammeln, denn dies hätte in das den Thurn und Taxis zuerkannte Postregal eingegriffen. Das war mehr als deutschen Städten im Kampf mit dem Gewaltigen sonst zuerkannt worden war. Aber eben in dieser Beschränkung lag zugleich das Todesurteil für den st. gallischen Botenritt. Der privatwirtschaftliche Vorteil der Weiterführung des Rittes auf einem Gebiet, wo nicht neue Geschäfte gemacht werden konnten, war zu klein. Die Bestimmung wurde, wie nur natürlich, sofort überschritten. Das führte zu einem neuen Prozeß, in dem das Anklagematerial aber so gravierend war, daß es zur Aufhebung des Botenrittes führte (1684).

So zäh die St. Galler während des ersten Prozesses an ihrem Recht festgehalten hatten, nun schienen sie erlahmt. Der Grund ist aber keineswegs Schwäche oder mutloses Nachgeben, sondern lag in der damaligen wirtschaftlichen Lage, denn zur selben Zeit und später noch haben die St. Galler Kaufleute ihre französischen Privilegien mit steter Konsequenz verteidigt. Es ist nicht nur der hoffnungslose Kampf des Kleinen mit dem Großen — das Verhältnis Frankreich-Schweiz war mindestens so ungleich —, sondern die Tatsache, daß einfach kein Bedürfnis mehr zu einem eigenen Botenritt vorhanden war, was den raschen Verzicht erklärt. Seit dem dreißigjährigen Krieg verlor der Handel mit Nürnberg und dem Osten immer mehr an Bedeutung. Die neue Richtung ging endgültig nach dem Westen und diese zu verteidigen brauchte genügend Kraft. Auf sie konzentrierten die

St. Galler Kaufleute von nun an ihre Aufmerksamkeit, wobei die eigentlichen Handels-, die Absatzprobleme, in den Vordergrund traten. Das konnte um so eher geschehen, als gerade damals der Verkehr anfang, sich zu verselbständigen, und die Lösung von Verkehrsfragen nicht mehr nur Sache eines, des Kaufmannsstandes, sondern der Allgemeinheit wurden.

Die Hauptlinien sind in der Arbeit gut und mit genügendem Hinweis auf Quellenmaterial herausgearbeitet. Ab und zu stehen einzelne Teile zu verbindungslos nebeneinander. Auch die Reihenfolge der Kapitel (die eingeschobene Entwicklung der taxischen Post) ist nicht absolut zwingend. Doch das sind Aussetzungen, die den wirklichen Wert der Arbeit als willkommenen Beitrag zur Verkehrsgeschichte nicht schmälern können.

Zürich.

Helen Wild.

HERMANN BÜCHI, *Die politischen Parteien im ersten schweizerischen Parlament, 1798—1800*. Die Begründung des Gegensatzes zwischen deutscher und welscher Schweiz. Tirage à part de l'Annuaire politique de la Confédération suisse, Berne, 1917.

Le préparation d'une histoire des finances publiques de la République helvétique a amené M. Hermann Büchi à lire attentivement les comptes-rendus des débats de la première assemblée législative suisse. En parcourant ainsi, pendant la guerre mondiale, ce qu'il appelle « un des chapitres les plus intéressants de l'histoire parlementaire » de notre pays, M. Büchi a été frappé par les analogies et les rapports qui existent entre la République une et indivisible de Pierre Ochs, de Rengger et de La Harpe et la Confédération suisse de MM. Arthur Hoffmann, Edmond Schult Hess et Gustave Ador. Il a cru trouver notamment dans l'action des *Partis politiques au premier parlement suisse, l'explication de l'opposition entre la Suisse allemande et la Suisse romande*. Le titre et le sous-titre qu'il a donnés à son importante monographie indiquent clairement son sujet et son but.

L'étude dont nous avons à rendre compte ici est donc un essai d'histoire nationale, à la fois narrative et explicative. Que les historiens se rassurent cependant! Les faits, dans l'exposé de M. Büchi, commandent à la démonstration plus qu'ils ne lui obéissent. La narration, nourrie de citations abondantes, se suffit à elle-même et l'emporte de beaucoup sur l'explication, qui est accessoire. Ceux-là même que laisseraient sceptiques ou indifférents certaines conclusions et certains rapprochements de l'auteur, n'en liront pas pour cela son récit avec moins l'intérêt, de profit et de confiance.

M. Büchi constate tout d'abord que le premier parlement helvétique ne comptait parmi ses membres aucun partisan intransigeant de l'ancien régime. A défaut d'un parti conservateur ou réactionnaire, il s'y trouvait une minorité modérée et une majorité avancée.

La première, qui se disait républicaine et que M. Büchi appelle réformiste, était essentiellement un parti de citoyens suisses-allemands. Il avait pour chefs des hommes de haute culture et de grand talent, tels qu'Escher et Usteri de Zurich, Kuhn de Berne, Rengger et Zimmermann de Brugg, Lüthi de Soleure et Suter de Zofingue.

La seconde, qui se disait patriote et à laquelle M. Büchi réserve le nom de révolutionnaire, était composée de deux fractions nettement distinctes. Les extrémistes, de beaucoup les plus nombreux, étaient des campagnards ignorants et cupides, pour qui la révolution n'avait de sens et d'intérêt que dans la mesure où elle leur valait une amélioration matérielle de leur sort. C'étaient les Billeter, les Schoch, les Rellstab, les Trösch, les Krauer et bien de leurs collègues qui ne doivent qu'à la violence de leurs interventions à la tribune d'avoir échappé à l'oubli auquel les destinait leur médiocrité intellectuelle et morale.

L'aile droite de la majorité révolutionnaire, ou plutôt son élite et son état-major d'orateurs, était constituée par la députation vaudoise, composée d'hommes tels que Louis Secretan de Lausanne, Cart et Muret de Morges, et La Fléchère de Nyon. Tout en poursuivant en apparence le même but que la masse des paysans de la Suisse allemande, ils le poursuivaient pour d'autres raisons et par d'autres moyens. C'est ce groupe, dont M. Büchi étudie le rôle avec un soin particulier et avec une réelle sympathie, qui, pour la première fois dans l'histoire, put faire entendre, autrement que sur le ton de la supplique ou de la récrimination, la voix de la Suisse romande dans les conseils du pays.

Cette voix, en réclamant la suppression de l'ancien régime et l'établissement d'institutions libérales, s'inspirait moins d'une connaissance approfondie de l'histoire et d'une appréciation judicieuse des besoins du moment que du droit naturel et de la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle. C'est ce qui la rendait à la fois si éloquente et si impérieuse. Elle s'élevait au-dessus du tumulte des revendications intéressées et des vociférations hargneuses des révolutionnaires campagnards pour proclamer au nom de la justice éternelle, le respect par tous et pour tous des droits de l'homme et du citoyen. Et elle opposait aux prudences et aux scrupules du parti réformiste le souci intransigeant des prin-

cipes généraux, aux exigences de l'ordre et de la continuité politiques qu'invoquaient sans cesse les députés modérés, celles de la liberté et de la logique.

C'est le conflit d'intérêts, de principes et de méthode qui mettait aux prises réformistes citadins, révolutionnaires ruraux et doctrinaires romands qui fait l'objet principal de la monographie de M. Büchi. Ce conflit il l'étudie à propos de toutes les grandes questions qui agitèrent le parlement helvétique au cours de sa brève et orageuse existence.

En matière financière les révolutionnaires poussaient à la suppression immédiate des anciennes redevances. Les réformistes ne voulaient procéder à leur transformation graduelle qu'après avoir doté l'Etat de nouvelles sources de revenu. Les charges féodales étaient pour les masses paysannes un fardeau insupportable dont la révolution avait pour but en devait avoir pour effet de les libérer en bloc et sans retard. Aux yeux des députés vaudois elles étaient une iniquité irrationnelle et indigne de l'humanité éclairée, qu'il fallait abolir, mais non sans assurer à leurs bénéficiaires particuliers de justes compensations. Les réformistes y voyaient surtout un épineux problème juridique qu'il s'agissait de résoudre sans violence, avec méthode et avec le double souci de ménager les intérêts fiscaux de la collectivité publique et d'établir les distinctions nécessaires qu'appelait l'origine diverse des dîmes, des cens et des autres droits féodaux.

La proposition des révolutionnaires, tendant à assurer à tous les patriotes victimes de leur opposition à l'ancien régime des indemnités à prélever sur les biens des aristocrates déchus, se heurta à la modération des réformistes et à leur haine de la violence arbitraire. Quoique soutenue par l'éloquence de Secretan au Grand Conseil, elle échoua au Sénat, malgré celle de Muret. Dans ce débat, dont l'ampleur ne saurait s'expliquer que par les animosités personnelles qui le passionnaient, les Vaudois ne le cédèrent en rien en véhémence à leurs alliés politiques de la Suisse allemande. Le souvenir de la morgue de LLEE. de Berne exaspérait évidemment l'antipathie de leurs anciens sujets au point de leur faire oublier le sens de la mesure dont ils se départissaient rarement.

Dans la suppression des anciens corps de métiers et dans l'établissement de la liberté de l'industrie les révolutionnaires par contre remportèrent un triomphe facile et absolu. Les partis étaient unanimes, à vrai dire, à condamner la réglementation corporative. Mais, tandis que les réformistes auraient voulu en ajourner l'abolition jusqu'à la mise en vigueur d'une législation protectrice de l'ordre et de la santé publique et la subordonner

au paiement de compensations aux propriétaires dépossédés de droits acquis, leurs adversaires, et avec eux la masse du peuple, imposèrent une solution plus radicale et plus prompte.

En même temps que la liberté de l'industrie, la Constitution de 1798 avait proclamé la liberté de la presse. Les délibérations relatives à l'application de ce principe furent du plus haut intérêt en ce qu'elles révélèrent d'une façon particulièrement lumineuse l'esprit politique qui animait les partis du premier parlement helvétique. En face des provocations des réactionnaires, et notamment de Charles Louis de Haller qui, dans ses *Annales Helvétiques*, se livrait périodiquement à des attaques d'une rare virulence contre les nouveaux législateurs, l'extrême gauche ne tarda pas à demander des sanctions. Les réformistes, fidèles à leur tendance générale, s'opposèrent à toute mesure d'exception, tout en désavouant nettement les doctrines contre-révolutionnaires des partisans de l'ancien régime. Les Vaudois, amis passionnés de la liberté non moins que de l'ordre nouveau qu'elle symbolisait du reste à leurs yeux, furent cruellement embarrassés. Longtemps ils soutinrent les réformistes dans leur défense du principe constitutionnel. Ils ne consentirent enfin, sous l'impulsion de La Harpe, à le sacrifier que lorsqu'ils virent la révolution menacée par l'invasion autrichienne.

Dans cette question, comme dans celle de la répartition des biens des villes souveraines entre les communes et la nation, l'amour de la justice et le respect du principe de la séparation des pouvoirs plaçaient souvent les Vaudois aux côtés des réformistes et en opposition aux révolutionnaires suisses-allemands. Ces derniers, représentants des anciennes campagnes sujettes, n'avaient évidemment rien à perdre à la dépossession au profit de la collectivité nationale des communes et des bourgeoisies. Les réformistes, tous citoyens, d'autre part, en la combattant défendaient leurs intérêts propres autant que le droit. L'attitude des Vaudois était d'autant plus significative en cette matière qu'elle était plus courageuse et plus désintéressée.

Le bref chapitre que M. Büchi consacre à la politique étrangère de la Suisse est peut-être le plus intéressant de tout son ouvrage. Quelle devait être, au milieu d'une Europe en feu, entre une France révolutionnaire, à la fois libératrice et dominatrice, et un Empire germanique luttant pour la conservation et la légitimité, l'attitude de la Suisse? Pour les révolutionnaires la réponse à cette question était simple. La France leur avait donné la liberté. Ses ennemis visaient au rétablissement de l'ancien régime. Enfants de la liberté, victimes émancipées et adversaires acharnés de l'ancien régime, ils étaient prêts à tout accepter de

la France et à lui pardonner toutes ses violences et toutes ses déprédations à la faveur de leurs inimitiés communes. Pour cela ils faisaient bon marché de la neutralité traditionnelle de la Suisse. Pour les réformistes au contraire la dignité et l'indépendance du pays étaient les biens suprêmes. La neutralité, condition de cette dignité et de cette indépendance, était donc un principe intangible et sacré. Ils ne voyaient d'ennemis au dehors qu'en ceux qui menaçaient l'intégrité de la patrie et ils préconisaient une politique d'isolement et de défense nationale qui, si elle n'était nullement germanophile, était nécessairement francophobe tant que la Grande Nation violentait sans scrupules ses petits voisins. Dans ce conflit les Vaudois partageaient naturellement les vues des autres révolutionnaires. Cependant — et M. Büchi le relève à leur honneur — leur intimité particulière avec la France voisine et leur gratitude pour son oeuvre libératrice n'étouffèrent pas chez eux le souci de la dignité nationale, qui toujours se manifesta plus vif sur les bords du Léman que chez la plupart des révolutionnaires de la Suisse allemande.

Après avoir, dans la première moitié de son ouvrage, défini l'attitude prise par les partis politiques à l'égard des principales questions dont le parlement helvétique aborda l'étude au début de ses sessions, M. Büchi expose ensuite le cours ultérieur de la révolution. La seconde partie de sa monographie est intitulée *La lutte pour le pouvoir exécutif*.

Sous ce titre il retrace les péripéties peu glorieuses de notre existence nationale pendant les derniers mois du 18<sup>e</sup> siècle, où elle était devenue le jouet des événements extérieurs. La lutte parlementaire engagée entre réformistes et révolutionnaires se poursuit toujours plus ardente et plus implacable à Aarau et à Berne, mais c'est à Paris et sur les champs de bataille de l'Europe que s'en détermine l'issue.

Les réformistes, dont le talent et le dévouement reconnu à la chose publique avaient au début compensé la faiblesse numérique, sont bientôt submergés. L'avènement de La Harpe et de Pierre Ochs les écarte du pouvoir et les oblige à une politique d'opposition, qu'ils pratiquent d'ailleurs avec intelligence et non sans succès. Tant que la France reste victorieuse et révolutionnaire, ses amis en Suisse sous la direction des Vaudois restent les maîtres incontestés. Lorsque la France est menacée, la situation des partis en Suisse devient trouble et indécise. Lorsque triomphe à Paris la réaction napoléonienne, les réformistes helvétiques, forts de son appui, reprennent le pouvoir.

Avec leur indépendance, les partis perdent leurs idées directrices. La tactique l'emporte sur les principes. Les réformistes,

adversaires des pleins pouvoirs du Directoire et défenseurs farouches de la constitution tant qu'ils sont dans l'opposition, recourent à des méthodes dont la légalité est douteuse et vont même jusqu'à envisager un coup d'Etat lorsque la situation extérieure leur permet d'en espérer leur retour au pouvoir. Les Vaudois d'autre part, centralisateurs intransigeants tant qu'ils sont maîtres de la République une et indivisible sous la direction de La Harpe, deviennent fédéralistes et presque séparatistes lorsqu'après sa chute le gouvernement passe aux mains de leurs adversaires. Désireux par dessus tout d'assurer les conquêtes de la révolution, ils se tournent vers la France au moment même où celle-ci favorise la politique des fédéralistes pour rétablir l'ordre en Helvétie.

Triste époque, à la vérité, dont le récit sobre autant que documenté de M. Büchi dégage à merveille la grande leçon. Cette leçon est d'ordre national bien plus que scientifique. Nous voyons en effet que, divisé à l'intérieur par des intérêts et par des passions contraires, notre pays était devenu, pour les ambitions étrangères qui le guettaient, une proie d'autant plus facile qu'elles y trouvaient pour favoriser leurs desseins des complaisances toujours et parfois des complicités.

M. Büchi a-t-il de plus prouvé une thèse d'ordre sociologique relative à l'influence du facteur de race et de langue sur l'histoire suisse? Nous ne le croyons guère. Certes nous voyons dans son récit les députés vaudois aborder la discussion des problèmes du jour du même point de vue doctrinaire que beaucoup de leurs descendants du 20<sup>e</sup> siècle et mettre au service d'une même conception — logique plus qu'historique — de la politique un égal talent oratoire. Mais là doit s'arrêter, nous semble-t-il, la démonstration. Le libéralisme et le fédéralisme notamment, que l'on est souvent enclin à mettre sur le compte de la mentalité latine de la minorité romande, résultent de sa qualité de minorité politique et non pas de sa mentalité latine. M. Büchi nous en apporte la preuve, peut-être involontaire, mais d'autant plus convaincante.

Si d'autre part son intéressante monographie avait été destinée à mettre en lumière l'importance du facteur économique dans l'évolution intérieure de la République helvétique, elle aurait admirablement atteint son but. Telle qu'elle est, c'est une oeuvre instructive et impartiale. Elle constitue un enrichissement notable de la littérature historique relative aux origines de la Suisse contemporaine.

Valavran près Genève.

William E. Rappard.

*Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner.* Gesammelt und herausgegeben von ALBERT BÜCHI. 1. Band. Von 1489 bis 1515. Mit zwei Lichtdrucktafeln. Basel 1920. Verlag von Rud. Geering, Buchantiquariat. (Quellen zur Schweizer Geschichte. Neue Folge. 3. Abt. Briefe und Denkwürdigkeiten, Bd. 5).

Wir haben keinen Überfluß an Publikationen, die das Leben einer bedeutenden Persönlichkeit aus dem fünfzehnten Jahrhundert illustrieren. Das ist kein Zufall. Es fehlt am Ausgang des Mittelalters an führenden Männern, die das geschichtliche Format aufwiesen, um sie einer solchen umfangreichen und mühseligen Veröffentlichung würdig erscheinen zu lassen. Hiezu kommt die gewaltige Ausdehnung des Quellenbestandes. Mit dem Aufleben eines regeren zwischenstaatlichen Verkehrs, mit der Entwicklung des Gesandtschaftswesens, mit der Ausgestaltung der Post verteilen sich plötzlich die Beziehungen auf viel ausgedehntere räumliche Flächen. Es wird in dieser Zeit nicht nur mehr geschrieben als vordem, die Korrespondenten sind jetzt auch viel weiter zerstreut. Die Ursachen hiefür hängen einerseits mit der Tatsache zusammen, daß die Mehrzahl der Sekretäre in den Kanzleien der internationalen Gilde der Humanisten angehört, die sich über ganz Europa fast verbreitet hat, ohne den inneren Zusammenhang je ganz zu verlieren, andererseits mit der besonderen Gestaltung der europäischen Politik jener Tage. Diese allgemeinen Betrachtungen drängen sich einem unwillkürlich auf, wenn man den vorliegenden ersten Band der schönen Publikation Albert Büchis zur Hand nimmt. Glückliche Umstände haben hier zusammengewirkt, das Zustandekommen dieser wertvollen Ausgabe zu ermöglichen. Über deren Vollendung sind freilich bereits drei Männer dahingegangen, bis sie der vierte, Albert Büchi, jetzt zu Ende führen konnte. Das Verzeichnis der Fundstätten allein gibt eine Illustration dessen, was oben behauptet wurde. Innsbruck, Wien, Lille, Brüssel, Madrid, Simancas hatte schon Heinrich Reinhardt für diese Zwecke besucht, von Büchi wurde auch noch Mailand, Turin, Novara, Rom, Bologna, Florenz, Mantua und Parma durchforscht und überdies natürlich auch eine nicht geringe Anzahl schweizerischer Archive und Bibliotheken. Ein Band der Deutschen Reichstagsakten weist kaum eine größere Zahl von Fundorten auf. Und das alles, um die Lebensbeschreibung eines einzigen Mannes dokumentarisch aufbauen zu können! Ein ins einzelne gehendes Verzeichnis der benutzten Archive und Handschriftensammlungen gibt genau darüber Rechenschaft, welche Bestände in den aufgesuchten Archiven und Bibliotheken herangezogen wurden. Ebenso bietet das ausführliche Literatur-



verzeichnis eine erwünschte Bibliographie zu dem hier behandelten Stoffe. Zwei Lichtdrucktafeln geben die großen, kunstvoll ausgestatteten Kardinalssiegel Schiners wieder und eine Probe eines eigenhändigen Schreibens des Kardinals, die uns ahnen läßt, mit welchen paläographischen Schwierigkeiten der Herausgeber bei der Entzifferung dieser Stücke zu kämpfen hatte. Diese Schwierigkeiten ermißt freilich zur Gänze nur der, der selbst bereits vor ähnlichen Aufgaben gestanden hat. Er weiß, daß neuzeitliche Quellen in dieser Hinsicht uns vor viel verwickeltere Fragen stellen als mittelalterliche Handschriften.

Ohne Zweifel zählt Matthias Schiner zu den interessantesten Persönlichkeiten seiner Zeit. Er ist das Kind einer abtretenden Epoche, aber er ist es nicht ohne Größe, mit dem Mute und der Zähigkeit es ganz zu sein. Die Allgemeine geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz, unter deren Flagge auch diese Ausgabe segelt, hat mit den vorliegenden Briefen und Akten vor allem dem großen Schweizer ein Denkmal setzen, der vaterländischen Geschichte einen Dienst erweisen wollen, doch die Bedeutung dieser Schriftstücke reicht weit über jenen Rahmen hinaus. Bei ihrer Lektüre steigt einem vor dem geistigen Auge deutlich das Bild der vorreformatorischen Zeitumstände auf. Die Verquickung von Weltlichem mit Kirchlich-Religiösem verrät sich in jeder Zeile. Daneben überkreuzen sich noch ganz mittelalterliche Kulturbestandteile mit denen des Humanismus und der Renaissance, beides schon rein äußerlich in dem verschiedenen Gebrauche des Latein gekennzeichnet. Allenthalben kündeten sich die geistigen und politischen Regungen einer neuen Zeit an. Der von Macchiavelli geträumte Traum einer Einheit Italiens findet sich zu einem festen politischen Begriff verdichtet, wenn etwa Maximilian Maria Sforza eine Schenkung an Schiner damit begründet, daß der Kardinal dazu geholfen habe, «*ut nedum Italiam, que sub jugo Gallorum prostrata jacebat, ab eorum jurgiis et insolentiis sublevaret*» (No. 289). In dieselbe Kerbe trifft das Lob des elsässischen Humanisten, Jakob Wimpheling, der in No. 93 versichert, er höre, Schiner erweise sich als getreuer Fürst, der dem Römischen Reiche wohlwolle, «*Germanorum rempublicam diligere, regem nostrum (uti decet) colere et observare, ad pacem et unionem inter Germanos anniti, quam et ego semper optavi, et ob id nonnulla scripsi, quae ad Germanorum mutuam inter sese benevolentiam (quorum insignis portio bellicosissimi sunt Helvetii) conducere posse viderentur.*» Natürlich steht in den 484 hier zum größten Teile wörtlich abgedruckten Stücken des bis einschließlich -1515 reichenden ersten Bandes noch viel mehr. Nicht bloß der Geschichtsschreiber der Schweiz

jener Zeit, auch darüber hinaus der Historiker der politischen Verhältnisse des ausgehenden Mittelalters überhaupt wird hier neue Aufschlüsse gewinnen können. Das meiste freilich der Biograph Schiners selbst. Doch das, was der Biograph gewinnt, des näheren hier auszuführen, erübrigt sich, da der Herausgeber dieser Publikation es sich zum Ziele gemacht hat, eine auf zwei Bände berechnete Lebensbeschreibung des Kardinals zu verfassen. Damit wird eine schon längst gestellte Aufgabe endlich verwirklicht werden.

Ist nach der inhaltlichen Seite hin kein Zweifel an dem Werte dieser Ausgabe zu setzen, so kann ich doch in bezug auf die Anlage und auf die Art und Weise der Edierung einige kleine Bedenken nicht ganz unterdrücken. In einem Werke, das sich «Briefe und Akten zur Geschichte des Kardinals u. s. w.» nennt, hat es meines Erachtens keinen Sinn, nur dem wirklichen Briefwechsel Schiners die erste Reihe einzuräumen und für die Akten über Schiner eine neue Reihe zu beginnen. Freilich werden die Stücke des Anhangs auch im ersten Teile, in der eigentlichen Korrespondenz, mitgezählt und durch einen Verweis auf den Anhang in Evidenz geführt und doch mit den Nummern der Hauptreihe bezeichnet, so daß das Möglichste getan erscheint. Nichtsdestoweniger dünkt mich diese Doppeleinreihung eine Raum- und Arbeitsvergeudung, die auch der Benutzung der Stücke nicht zugute kommt. Die ganze Ausgabe hätte vielmehr durch eine fortlaufende Reihe der Stücke an Einheitlichkeit und innerer Geschlossenheit nur gewonnen. — Eine andere Einzelheit betrifft die Behandlung lateinischer Texte. Es bedeutet einen Rückfall in eine längst überwundene Editionsweise, wenn z. B. in No. 1, 3, 4 «*Cardinalis Alerien.*», in No. 19 «*juxta Lateran. statuta concilii*» zu lesen ist. Man ist heute gewohnt, daß der Herausgeber die in der Handschrift sich findenden Abkürzungen auflöse. Und in Wirklichkeit hat eine solche Auflösung auch in der Mehrzahl der Fälle stattgefunden. Ohne auf ein bestimmtes Editionsdogma uns einschwören zu wollen, so halten wir doch dafür, daß es ein solches gibt: die Folgerichtigkeit in der Anwendung der einmal festgesetzten Grundsätze. Gegen dieses scheint mir übrigens auch bei Verwendung der Abkürzungen in deutschen Stücken ab und zu verstoßen worden zu sein. So heißt es in No. 57 «*Uw. Wist.*», in No. 98 einmal «*Uwer Wisht.*», dann nur «*U. W.*», in No. 456 wechselt «*Uw. Wt.*» mit «*Uw. Wist.*». Für «*Heiligkeit*» steht in No. 292 «*Heilt.*», in No. 258 neben «*Ht.*» bloßes «*H.*». Jedenfalls sind hier die Stieve'schen Regeln nicht ganz eingehalten, aber selbst eigene nicht immer konsequent durchgeführt worden.

Auch nach dieser Richtung hat freilich der Herausgeber neuzeitlicher Texte einen schwereren Stand als irgend ein anderer. Die mundartliche Färbung der Sprache drückt sich wiederum in der Rechtschreibung aus und besonders, wo es sich um die Ausgabe deutscher Stücke handelt, macht man immer wieder die Erfahrung, wie sehr diese jedem Regelzwange bestimmter Editionsgrundsätze widerstreiten. Gerade deshalb ist aber ängstliches Festhalten an irgend einem Grundsatz das Vorteilhafteste. Dieser muß allerdings in der Einleitung mitgeteilt werden. Was z. B. die Verwendung der in den Briefen gebräuchlichen Titel betrifft, so wäre in dem vorliegenden Falle eine kurze Erläuterung von Nutzen gewesen. Das Vorbild der guten Urkundenbücher sollte auf neuzeitliche Brief- und Aktenveröffentlichungen beispielgebend wirken. — Doch dies sind Bemerkungen, die den Wert dieser Publikation keineswegs herabsetzen möchten. Im Gegenteil. Man gewinnt bei deren Durchsicht den Eindruck, daß es sich da um eine sonst musterhafte Ausgabe handelt, die der um die Geschichte der Schweiz so verdienstvolle Gelehrte mit großer Sorgfalt und Selbstverleugnung vorbereitet und ans Licht gebracht hat. Man kann mit Spannung dem 2. Bande dieses Werkes entgegensehen und mit noch größerer der Biographie Matthias Schiners.

Wien.

Wilhelm Bauer.

RUDOLF WACKERNAGEL. *Geschichte des Elsaßes*. Basel 1919, Verlag Frobenius A.-G.

Es wäre ein Unrecht, wenn die einzige von persönlich und sachlich unbeteiligter Seite geschriebene Geschichte des unglücklichen Schicksalslandes Elsaß nicht auch hier ihre verdiente Würdigung fände.<sup>1</sup> Rudolf Wackernagel, Jahrzehnte lang Staatsarchivar in Basel, hat noch während der Kriegszeit leider nur vorübergehend eine Professur an der Basler Universität übernommen und später die Frucht seiner damaligen Lehrtätigkeit in einer Darstellung der Elsässer Geschichte zusammengefaßt. Er meint bescheiden «nur da und dort vermag ich Ergebnisse eigener Forschung vorzulegen. In der Hauptsache ist das Buch ein Referat, eine Zusammenstellung dessen, was Andere geleistet haben, auch in der Fassung stellenweise von diesen Vorarbeiten direkt abhängig, ... die anspruchlose Schrift ist über-

---

<sup>1</sup> Auf Wunsch der Redaktion habe ich die Anzeige übernommen; ich möchte aber ausdrücklich hervorheben, daß ich das Wackernagel'sche Buch schon in den Basler Nachrichten (vom 24. Dezember 1918) besprochen habe und daß sich Wiederholungen nicht vermeiden ließen. H. H.

haupt nicht für Historiker bestimmt, sondern für solche, denen das schöne Land Elsaß und seine Geschieke am Herzen liegen.» Auf Anmerkungen ist durchweg verzichtet; das mag auch hier die Anzeige in allgemeiner Form rechtfertigen.

Wackernagel ist weiten Kreisen durch seine große Geschichte der Stadt Basel bekannt geworden, deren nächsten Band, der die Reformation behandeln soll, wir hoffentlich in absehbarer Zeit erwarten dürfen. Bei der, von wenigen kurzen Episoden abgesehen, an äußerem Geschehen so ereignisarmen Entwicklung unserer Stadt und ihrer politischen Bedeutungslosigkeit mußte der Nachdruck der Darstellung auf die Zustandsschilderung gelegt werden; man weiß, wie das Wackernagel mit ungewöhnlicher Kunst gelang. Dieses selbe Prinzip hat er nun auf eine Landgeschichte angewendet, auch hier wieder mit eindringlichem Erfolg. Trotzdem wird man sagen dürfen, daß eine Darstellung, die eigentlich nur mit Querschnitten, selten mit Längsschnitten arbeitet, bei einem — vor allem geographisch gesprochen — noch weiteren Objekt vielleicht versagen müßte, weil sie dann das Interesse nicht immer wieder auf einen einzigen Punkt konzentrieren kann, wie es bei einer Stadtgeschichte ja von vornherein möglich ist. Die besondere Schwierigkeit einer Elsässer-Geschichte liegt aber nicht in der Technik, die sie bedingt, sondern in einem eigentlich recht beiläufigen Umstand: daß der Leser beim Autor eine gewisse «Einstellung» in bestimmter Richtung voraussetzt und fast verlangt; die ausländischen Darstellungen liest man gerade darum immer mit einem gewissen Mißbehagen, weil man beim Autor eine solche Einstellung bewußt oder unbewußt vermutet. Von alledem ist hier nichts zu spüren: der besonderen Delikatesse der Aufgabe sind die Fähigkeiten des Verfassers aufs glücklichste Herr geworden; wenn einmal bei einem Historiker, dann hat man bei ihm das Gefühl: er schreibt immer so, wie es war, und nicht so, wie er es wahr haben möchte. Er schreibt tendenzlos, verschweigt nichts, hat nichts für besondere Zwecke auszulassen, hinzuzufügen oder zu gruppieren, und gerade damit gibt er dem Leser sofort das Gefühl einer überlegen sachlichen, rückhaltlos ehrlichen Darstellung. Als Beispiel mag die Behandlung der Réunions gelten (S. 285 ff.). Wenn Wackernagels Bericht über diese Rechtskomödie des Stärkeren im Effekt nichts anderes ist als eine zwingende und erschütternde Beweisführung zum Fénelon'schen Vorwurf an den König: «vous avez établi une chambre des réunions pour être tout ensemble, juge et partie. C'était ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence,» so glaubt man ihm das aufs Wort.

Die Darstellung beginnt mit den Kelten, schildert dann das römische, später alamannische und schließlich fränkische Elsaß; daran fügen sich dann Überblicke über die merowingische Zeit und die Zeit der Karolinger und der sächsischen Kaiser. Wo, wie zu Beginn, die Quellen spärlich fließen, begnügt der Verfasser sich mit dem Wenigen, ohne durch unsichere Kombination das Fundament wohl breiter, aber nicht tragfähiger zu gestalten. Dafür werden dann die rund dreihundert Jahre der Herrschaft der fränkischen und der schwäbischen Kaiser, die Periode, «die als die reichste Zeit der elsässischen Geschichte zu gelten hat,» mit einem Reichtum an Farben geschildert, der sicher keinen Wunsch mehr offen läßt. «Auffallend ist, wie Vieles und wie Großes damals gerade hier am Oberrhein lokalisiert erscheint. Diese Landschaft bringt und empfängt Alles und fast durchweg jedes in gesteigertem Maße.» Wo, wie hier, aus dem Vollen geschöpft werden kann, erweitert sich die Darstellung zu einem imponierenden Rundbilde; so etwa auch in der vor-reformatorischen Zeit, dann in der Periode nach dem dreißigjährigen Krieg bis zum Übergang an Frankreich, im achtzehnten Jahrhundert oder schon viel früher in der großen Zeit der Städte im dreizehnten Jahrhundert. Immer neue Standpunkte werden eingenommen, neue Betrachtungsweisen aufgezeigt; in einer beim ersten Lesen fast verwirrenden Intensität und Konzentration wird das Geschehen, das «Wesen» (ein Lieblingsausdruck Wackernagels) von allen Seiten her abgeleuchtet, aber mit meisterlicher Klarheit versteht er es immer wieder, am Beginn einer neuen Periode knapp ihren Charakter programmatisch festzulegen und dann am Schluß einer Entwicklung die «Summe» zu ziehen und in ein paar Lapidarsätzen das Wesentliche der gewonnenen Erkenntnis zusammenzustellen.

Ungesucht ergeben sich Urteile von allgemeiner Geltung, so wenn der Dynastie Habsburg die Rolle des Schicksals für das Elsaß zugeschrieben und dann festgestellt wird «nur die Frühzeit des habsburgischen Hauses, vor allem die Zeit König Rudolfs, kann in der Geschichte des Elsaß als eine gute Zeit gewertet werden; seit dem vierzehnten Jahrhundert ist Habsburg zum Verhängnis für das Land geworden» (S. 273). Mehr noch fallen die prägnanten Urteile über die kirchliche Entwicklung in die Augen; von der Gegenreformation heißt es: «es war ein Kampf, der dem durch Spaltung und Sektiererei geschwächten Protestantentum den einheitlichen, in der Wahl von Personen und Mitteln nicht scheuen, renascierenden Katholizismus entgegenstellte» (S. 244) oder wenn gleich nachher festgestellt werden muß, «daß der deutsche Episcopat für das Werk

der kirchlichen Herstellung wenig getan hat.» Auch später, in der Zeit nach der Restitution, von der man gemeinhin so wenig liest, wird auf die überraschend starke Rolle, die der im Gefolge des französischen Königs vordringende Katholizismus zu spielen weiß, hingewiesen. Sonst ist, abgesehen von wenigen begangenen Irrtümern, der Grundsatz «il ne faut point toucher aux usages d'Alsace» von den französischen Behörden mit Virtuosität gehandhabt und damit gerade ist das meiste, das dauerndste erreicht worden.

Von dem vielen andern, was neben der politischen Geschichte hergeht, wäre manches zu sagen; wir hören von der Literatur: Brant und Murner, Fischart, «der letzte große Elsässer Autor», vor allem Moscherosch, dann die auswärtigen Förderer wie Zinkgref und Weckherlin stehen jeder an seinem Ort, und Goethes Elsässer Erlebnisse geben zum Schluß noch eine besondere Note. Wir hören von den ersten deutsch-französischen Wörterbüchern, und es ist doch eine artige Fügung, daß gerade die drei Elsässer Schilter, Scherz und Oberlin als Baumeister deutscher Sprachforschung und Altertumswissenschaft gerühmt werden müssen; überhaupt ist das Biographische, ohne doch das andere zu überwuchern, sorgsam berücksichtigt; so wird die imposante Gestalt des «weltmännisch freien» Johann Daniel Schöpflin, der «nichts gemein hat mit den gelehrten Pedanten des damaligen Deutschlands», mit sichtlichem Behagen, aber durchaus nicht ohne Kritik in ihren Rahmen hineingestellt. Dann wird wieder der erste botanische Garten erwähnt, der dem jardin des plantes in Paris zuvorkam, oder der Verfasser geht den Anfängen einheimischer Industrie nach — kurz, es wird kaum eine Seite der allgemeinen Entwicklung geben, die nicht irgendwie wenigstens gestreift würde und dann wieder zur Aufhellung des übrigen beitrüge.

So ist Wackernagels Geschichte des Elsasses neben allem sachlichen Gehalt, den sie dem willigen und aufmerksamen Leser zu vermitteln vermag, zugleich ein Vorbild historischer Darstellungskunst, die nicht ängstlich sich auf die politische Entwicklung beschränkt, sondern sich mit Erfolg bemüht, alle kulturellen Faktoren zu einem vielfältigen, aber eindringlichen Gesamtbild zusammenzufassen.

Basel.

Hermann Henrici.

---